

# Culture, transmission et ouverture

*Éric Mestrallet*

*Fondateur d'Espérance banlieues*

**Ghislain Lafont** : En ce début d'année, je voudrais vous présenter les vœux du conseil de l'AES et les miens en particulier.

Que 2020 soit une année heureuse pour vous-même et vos familles et, bien sûr, fructueuse pour notre académie.

La dernière fois que nous nous sommes réunis, c'était le 14 novembre avec Grégor Puppinck, puisque la séance de décembre a été reportée au 2 avril prochain, pour cause de grève.

Je voudrais rappeler le fil de notre année académique sur le thème « **Enracinement et Bien commun** », en reprenant quelques points des communications du professeur Emmanuel Gabellieri et de Grégor Puppinck.

Des propos du *Vice recteur de l'Université Catholique de Lyon*, sur « **Les besoins de l'âme et du corps, pour un nouvel enracinement, ou relire Simone Weil aujourd'hui** », je retiendrai les messages suivants :

*« Si l'on prend la carte du monde aujourd'hui, avec l'Afrique, le monde arabe, l'Amérique latine, la Chine etc., ceux-ci ne vont pas nécessairement nous envahir au sens physique du terme, mais seulement nous dominer économiquement et culturellement. Or c'est par les moyens de notre culture que nous parviendrons à garder une influence européenne sur le monde, et non plus par la démographie et la puissance politique. C'est cela dont, me semble-t-il, nous ne sommes pas assez conscients. »*

Simone Weil avait une vision de « *géopolitique spirituelle* » et voyait l'avenir dans une « *alliance*

*de civilisations* ». Et le professeur Gabellieri de préciser : « *on peut s'aimer d'autant plus qu'on respecte un sens humble de la limite, qui permet la mise en œuvre du bien commun à travers l'enracinement de chacun* ».

Des propos du *Directeur du Centre européen pour le droit et la justice*, dont le thème était : « **La famille lieu de notre enracinement dans le temps et première communauté de vie : un trésor à redécouvrir et protéger** », je note que Grégor Puppinck a brossé un tableau assez réaliste de la famille telle qu'on peut la décrire aujourd'hui, mais qu'il nous a ouvert aussi quelques perspectives. J'en ai retenu deux :

L'œuvre la plus fondamentale à accomplir consiste à corriger par l'éducation notre compréhension de la liberté et de l'égalité, afin que ces grandes aspirations humaines œuvrent davantage au bien des personnes. C'est le sujet de notre intervenant de ce soir.

Les inégalités ne sont pas toujours en elles-mêmes des injustices. Ces inégalités appartiennent au plan de Dieu, qui veut que chacun reçoive d'autrui ce dont il a besoin. Cet enseignement est devenu inaudible dans la société actuelle ; c'est pourtant la différence et l'inégalité qui sont la condition même d'une véritable interdépendance et solidarité, et ensuite la condition aussi de la charité et du don entre les personnes.

Je laisse la parole à Hervé de Kerdrel qui va maintenant nous présenter notre intervenant que je suis heureux de saluer et d'accueillir à nouveau à l'AES, puisqu'il est déjà venu nous parler en 2017.

**Hervé de Kerdrel :** Nous avons l'honneur de recevoir aujourd'hui Éric Mestrallet, qui est déjà bien connu d'un certain nombre d'entre nous. Éric Mestrallet nous avait offert en mars 2017 une communication bien pesée sur « S'engager pour l'éducation de tous » dans le cadre de notre programme « L'engagement dans la Cité ».

Éric Mestrallet a un parcours remarquablement riche : Ingénieur Arts et Métiers et titulaire d'un DEA de gestion des organisations à Paris Dauphine, il commence en effet sa vie active comme attaché parlementaire du sénateur Sellier, déjà « au service de la cité ».

Il crée ensuite une société de services aux entreprises et aux collectivités locales dédiée au patrimoine et à l'histoire en 1997. Son expérience l'oriente alors vers le métier du conseil où il développe des compétences en stratégie opérationnelle au sein du cabinet Altis (absorbé par Ernst & Young, puis Capgemini). En 2005, il fonde le groupe SPES, spécialisé dans le conseil en stratégie opérationnelle et "origination" de projet. Serial entrepreneur dans l'âme, il lance plusieurs sociétés dont le Groupe Arthur Straight, la Compagnie agricole, ...

Père de huit enfants, il se préoccupe évidemment des problématiques d'éducation et d'enseignement. À ce titre, en 2007, il co-fonde la Fondation pour l'école. Dès 2012, et à la suite de ses conversations avec Xavier Lemoine, devenu Maire de Montfermeil en Seine-Saint-Denis, il s'intéresse plus particulièrement aux défis éducatifs des banlieues dites pudiquement

« défavorisées ». Il crée la Fondation Espérance banlieues, mettant ainsi ses compétences entrepreneuriales et d'innovation au service des défis éducatifs propres aux cités sensibles. En 2017, une association de loi de 1901 est créée afin de faciliter le fonctionnement opérationnel des équipes, la Fondation gardant pour mission la levée de fonds. Éric Mestrallet préside les deux structures. Il est aujourd'hui Fondateur Délégué d'Espérance banlieues.

Compte tenu de son parcours et de son expérience au sein d'Espérances Banlieue, il nous a semblé immédiatement important de convier Éric Mestrallet. La thématique de cette année « Pour un nouvel enracinement » se devait de traiter du levier de l'éducation.

Culture, transmission et Ouverture, tel est le thème de la communication d'aujourd'hui.

Culture, Transmission et Ouverture : comment ne pas voir le lien direct avec Espérance banlieues qui anime aujourd'hui 17 écoles aconfessionnelles accueillant 700 élèves dans les quartiers difficiles : « Notre spécificité est d'associer aux programmes scolaires la transmission de repères culturels et humanistes et des codes de notre pays afin que les enfants puissent trouver leur place dans la société, et grandir en confiance avec l'envie de réussir. »

Le nouvel enracinement est bien au cœur du programme d'Espérance Banlieues et la contribution d'Éric Mestrallet se promet donc d'être déterminante pour nourrir nos travaux de cette année.

**Éric Mestrallet :** Merci de me donner la possibilité de vous partager quelques expériences vécues à travers Espérance banlieues et ainsi de réfléchir avec vous à partir de cette réalité.

L'école a pour mission l'enseignement auprès des plus jeunes, elle est donc l'acteur majeur de la transmission des savoirs. Mais peut-on transmettre les savoirs sans transmettre aussi ce qui les accompagne, ce qui les porte, et qui garantit leur pleine appropriation, je pense notamment à la dimension culturelle et aux valeurs qui animent cette culture ? Quel rôle doit jouer l'école dans cet apprentissage aujourd'hui ? C'est le sujet auquel nous essayons de répondre au sein d'Espérance banlieues.

Aujourd'hui nous sommes dans une société en souffrance, les grèves ou les manifestations le soulignent, il y a une absence de normes, une absence de référentiel, une remise en cause de l'ordre naturel, et les institutions de notre société elles-mêmes ont tué l'existence d'une transcendance. C'est de ce réel que nous sommes obligés de partir. Nous allons étudier, regarder l'initiative Espérance banlieues, essayer de voir ce qu'elle est, ce qu'elle dit, ce qu'elle révèle et en quoi elle est une source d'enseignement pour réfléchir à l'enracinement et au bien commun.

Je voulais, après cette petite introduction, remercier l'Académie qui permet d'éclairer ce sujet, de différentes manières, et aujourd'hui donne la possibilité d'entendre, non pas un intellectuel, mais plutôt un actif, un acteur, qui va vous partager ce qu'il vit à travers les pistes de solutions qu'il porte pour la société d'aujourd'hui.

Je vais commencer mon observation par une invitation au Palais royal de Versailles il y a un an, le 31 janvier, dont les plus cultivés sauront que c'est la saint Jean Bosco. Ce jour-là avait lieu une représentation par les élèves du Cours Antoine de Saint-Exupéry, l'école Espérance banlieues d'Asnières, 120 enfants sur scène pour jouer un conte théâtral inspiré de quatre fables de La Fontaine : *Le cerf se voyant dans l'eau*, *Le loup et le chien*, *La cour du lion* et *L'enfant et le maître d'école*.

Pourquoi cette représentation ? Parce que nous avons construit un partenariat avec le Château de Versailles. Catherine Pégard, sa présidente, souhaite en effet que le château soit ouvert, vivant car elle considère que lorsqu'un enfant vient, et qu'il commence à adopter le château et ce qu'il y découvre, il entraîne ensuite sa famille.

Ce partenariat établi avec le Château de Versailles vise plusieurs dimensions, notamment

celle d'inspirer notre pédagogie, grâce à l'histoire et à son patrimoine. Par exemple, en CM1 (cycle 3), on doit enseigner la symétrie, ou en 4<sup>ème</sup> (cycle 4), apprendre les perspectives ; il est quand même plus facile de pouvoir approcher ces notions à travers l'architecture ou les jardins à la française. Cela rend vivant, plus facilement appréhendable, cette abstraction, qui permettra ensuite aux enfants de se projeter dans la vie d'adulte. Cette appropriation du patrimoine est rendue possible grâce à ce partenariat, afin que quelles que soient les origines de ces enfants, - qui viennent quelquefois de fort loin, bien au-delà des frontières classiques de la France - ils puissent en devenir les héritiers et les continuateurs. Ce partenariat a été aussi matérialisé par la participation à l'inauguration des ateliers pédagogiques mis en place au château de Versailles pour les jeunes - des ateliers sur la danse et sur la dorure. Il faut imaginer les élèves d'Espérance banlieues participant à un cours de danse au sein de cet atelier sur la danse : ces élèves qui sont adolescents pour certains, - je vous rappelle que les écoles Espérance banlieues vont du primaire au collège, - donc des adolescents qui ne sont pas forcément à l'aise dans leur corps, comme tout adolescent. À cette occasion, ils ont éprouvé vraiment une joie, à apprendre à danser comme au temps de Louis XIV, dans cet atelier mis en œuvre au sein d'une des ailes du château de Versailles. Plus tard dans l'année scolaire, les élèves d'Espérance banlieues ont aussi participé à un grand jeu dans les jardins, avec à peu près quatre cents élèves qui avaient rejoint le château de presque toutes les écoles Espérance banlieues (une dizaine sur les seize écoles présentes en 2018-2019 sur le territoire métropolitain).

Mais revenons à ce 31 janvier, et à la présentation d'un conte théâtral qui se dénommait « *Le cœur fait tout, le reste est inutile* ». La magie du spectacle ne peut se décrire, mais je tiens à votre disposition des photos et des extraits filmés du spectacle si vous le souhaitez. Ce que nous avons pu constater dans la salle... Il y avait là sept cents invités, dont deux cents personnes issues des familles de l'école et cinq cents autres personnes, allant d'un Plantu, qui avait souhaité venir, à un ministre, quelques grands capitaines d'industrie, et à toute une société versaillaise qui profitait de la proximité pour se joindre à nous. A la fin, il y a eu une ovation pour ces enfants, des larmes, et cela a constitué une sorte de déclic pour un certain nombre de personnes. Si l'expérience Espérance banlieues était considérée comme sympathique, l'ensemble des spectateurs ont vu qu'elle manifestait quelque chose de plus : un avenir était

peut-être envisageable ensemble, s'il était centré sur un certain nombre de conditions. Essayons, à la relecture de cet événement, d'identifier quelles pourraient être ces conditions.

Ces conditions, c'est ce que l'on essaie de vivre au sein d'Espérance banlieues. L'école est un lieu d'enracinement du bien commun, nous avons un modèle qui est à la fois académique, ce qui est normal pour une école, éducatif, ce qui est moins courant, mais aussi intégratif, ce que nous revendiquons. Ce modèle se décline, se caractérise par de petits effectifs, un souci d'innovation, une alliance avec les parents, des partenariats avec les entreprises du territoire, afin que l'enfant puisse se développer dans toutes ses dimensions : à la fois l'intelligence, mais aussi le cœur, les sentiments ; il s'agit aussi de reconnaître le fait que l'enfant puisse faire référence à une transcendance. Au sein des écoles Espérance banlieues, cela ne lui est pas interdit, contrairement à certains autres lieux où se dispensent l'éducation et l'enseignement, je fais référence à l'école publique.

Donc notre modèle - petits effectifs, innovation, mais aussi alliance avec les parents, partenariat fort avec les entreprises du territoire - fait de l'école une école ouverte, une école de territoire. Ce n'est plus le cas des écoles aujourd'hui, qui sont des sanctuaires, qui ne communiquent plus ou très peu avec l'extérieur, les professeurs considérant que c'est leur domaine et que personne du monde extérieur, qu'il s'agisse de l'entreprise, ou de ceux qui ne sont pas spécialistes, comme eux, de l'enseignement ou de l'éducation, ne doit venir dans cette enceinte. C'est aussi une école avec des convictions vécues, qui ne sont pas assénées, mais qui sont portées par une vision de l'homme, léguée par Rome, Athènes et Jérusalem. Au-delà de cela, je reprendrais les termes d'un membre de votre académie, Pierre de Lauzun, qui a dit : certes, c'est Rome, Athènes et Jérusalem, mais c'est aussi une culture qui a été mûrie, forgée par la civilisation européenne. Il ne s'agit donc pas simplement citer les lumières anciennes, mais aussi d'offrir de toucher du doigt et prendre en compte le rôle de la civilisation européenne pour mûrir, grâce à cette vision de l'homme qui nous est donnée.

Au-delà de cette école ouverte, de ce modèle rapidement présenté, nous avons un centre de formation autour de l'école, où l'on forme les cadres, les professeurs, les instituteurs et les bénévoles qui interviennent au sein de l'école Espérance banlieues, afin qu'ils puissent apporter

le meilleur d'eux-mêmes, et tout ce qui est nécessaire, aux enfants qu'ils forment.

Mais revenons au partenariat avec les parents ; comment se fait-il, comment est-il organisé ? D'abord le projet est affiché, il est clair, il y a un contrat passé avec les parents, il n'y a pas de dissimulation sur l'affichage de ce triptyque académique, éducatif et intégratif. Vous pouvez avoir certaines images en tête, puisqu'il y a des assemblées qui sont organisées plusieurs fois par semaine autour du drapeau français et du drapeau européen, l'on chante la Marseillaise, l'on fait mention d'un certain nombre de personnages qui ont fait la France, qui animent, qui parrainent des équipes inter-âges dans lesquelles se réalise une partie du travail éducatif au service des enfants.

Une question peut se poser, car c'est une histoire qui pourrait paraître trop belle, c'est la question de savoir si cela marche pour tous. Est-ce que les écoles refusent des élèves, parce qu'il y a un trop plein d'élèves ? Non, certaines écoles ne refusent pas d'élèves, certaines écoles n'ont pas assez d'élèves à l'heure où je vous parle. Parce que la démarche Espérance banlieues n'est pas magique, il y a des conditions nécessaires pour que cela puisse fonctionner, que cela soit fécond. Il faut d'abord un emplacement, or il n'est pas forcément facile d'avoir le bon emplacement pour le lieu où l'on va positionner l'école. Il faut être au cœur d'un quartier qui en a besoin, dans la proximité d'un bassin de population suffisamment importante et qui peut ainsi avoir accès à l'école. Il faut être au cœur d'un quartier, mais pas non plus totalement au cœur, en légère périphérie de manière à ce que les enfants et leurs familles aient la possibilité de faire un acte pour sortir du ghetto dans lequel ils ont souvent l'impression d'être enfermés.

Il faut aussi, comme gage de réussite, être au cœur d'un écosystème, - je vais essayer de le définir, - pour nourrir cette petite cellule qu'est l'école, la faire grandir. L'école, c'est une petite cellule organique, donc elle doit être le cœur d'un ensemble de partenaires, d'acteurs, au cœur d'un territoire, au milieu d'élus, au milieu de têtes de réseaux, au milieu d'entreprises. Pour les « têtes de réseaux », il faut identifier un certain nombre d'adultes qui prennent en considération les enfants autour d'eux, afin qu'ils en aient la responsabilité ou qu'ils aient une certaine influence sur ceux qui sont en déshérence, en difficulté. Cela ne marchera pas si l'on ne propose pas cette petite cellule qui va permettre à ces enfants de retrouver confiance, de ne pas être dans des dilemmes de double allégeance, dans la nécessité de se

dissimuler pour pouvoir continuer à apprendre, car il faut que les filles puissent avoir le droit et la possibilité d'apprendre, comme les garçons, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui dans un certain nombre de quartiers.

Donc, nous devons trouver ces « têtes de réseaux » qui vont proposer une solution à ceux qui souhaitent avoir cette possibilité d'apprendre, à travers l'accès à cette école. Mais cela ne marche pas de manière magique ; on s'aperçoit parfois que certaines têtes de réseaux sont de fausses têtes de réseaux. Parce qu'elles sont influencées, par exemple par une mosquée prônant le séparatisme, qui ne dit pas du mal de l'école officiellement, mais qui empêche les parents de faire le pas pour aller vers l'école. Donc, identifier les têtes de réseaux, c'est identifier les bonnes personnes qui, en vérité, sont capables de faire le choix, et d'encourager les parents et les enfants à rejoindre l'école. Comme je vous le disais, nous ne sommes pas dans un système où l'on crée une école et où cela marche tout de suite comme par magie : on va créer une école là où la société civile se mobilise, car ce n'est pas le niveau national qui décide de créer une école à tel ou tel endroit. Ces personnes de la société civile se disent : si nous ne faisons pas quelque chose pour la jeunesse des quartiers à côté desquels nous sommes, nous serons bientôt obligées de partir de cet endroit-là, parce que ce sera invivable. Cette société civile, pleine de bonnes intentions, avec une belle énergie, décide de créer cette école, mais si elle ne remplit pas un certain nombre de caractéristiques telles que je viens d'essayer de les définir, cela peut ne pas marcher. Le sujet sur lequel aujourd'hui nous travaillons, c'est d'identifier les raisons pour lesquelles certaines des écoles, parmi les dix-sept écoles que nous avons, ne sont pas encore totalement remplies. Comme le disent celles qui marchent bien, il y a un temps pour tout, il y a un temps pour semer, cela prend parfois plus de temps qu'on ne le voudrait, et il faut identifier les bons éléments qui vont permettre à la graine de monter : c'est la phase dans laquelle nous sommes.

L'écosystème aussi, ce sont des liens avec les entreprises, chose un peu nouvelle pour l'école en France, parce qu'il ne faut pas aujourd'hui mélanger le monde de l'enseignement, de l'instruction, et le monde de l'entreprise. C'est dire toutes les difficultés qu'ont les collégiens ou lycéens français à avoir une bonne image de l'entreprise. Pourquoi les entreprises se mobilisent-elles pour Espérance banlieues ? Pourquoi de petits, et parfois même de grands patrons, se mobilisent-ils ? Je vais essayer de

répondre à cette question. Je pense à l'un d'entre eux, sa curiosité a été piquée et il a voulu voir ce réel que manifeste cette école Espérance banlieues. Il a donc pris une journée de son emploi du temps, il a assisté aux cours, déjeuné avec les enfants, bêché la terre, - dans le jardin potager qui est un outil éducatif utilisé pour les enfants, - il a vu sans idéologie que cette réalité permettait aux enfants de grandir, notamment dans leur dimension de citoyen.

La fraternité fait partie des quatre ou cinq mots souvent utilisés de manière un peu rapide, - fraternité, liberté, égalité, laïcité, - mais il faut voir comment nous, concrètement, dans le réel, nous essayons de vivre ce que portent ces mots. La fraternité est vécue chez nous au quotidien, on essaie d'expliquer aux enfants pourquoi ils peuvent pratiquer une forme de charité les uns envers les autres, que c'est le début de la vie en société, et qu'être frères, c'est reconnaître une même autorité. Même si l'on appartient à des communautés différentes, je pense notamment à des communautés qui peuvent ne jamais se fréquenter, les Français d'origine turque et les Français d'origine algérienne, les Français d'origine algérienne et les Français d'origine marocaine, etc... Parfois, de loin, on a l'impression que c'est un ensemble bien cohérent, en fait cela ne l'est pas du tout et la peur de l'altérité est quelque chose qu'ils vivent au quotidien - peur de l'altérité qui est la source de toutes ces violences. Comme la vie est altérité par construction, par nature, ils la rencontreront forcément, et n'y étant pas préparés parce qu'ils vivent en vase clos, dans l'entre soi, ils sont bousculés, si bien que la seule manière pour eux de ne pas perdre la face, finalement c'est de réagir par la violence.

La liberté, annoncée au fronton de nos mairies, c'est aussi la liberté de conscience, chose qui n'est pas forcément naturelle pour tout le monde ; l'égalité, c'est aussi l'égalité de dignité : le fait que les filles puissent avoir le même accès à l'éducation que les garçons n'est pas si naturel que cela dans certains quartiers de notre pays. On constate une différence entre le primaire et le collège ; à partir du collège, il y a une disparité entre les garçons et les filles, qui pour ces dernières sont moins nombreuses. Chaque école fait donc un effort particulier pour corriger cela et manifeste une attention particulière, quitte à ce qu'il y ait moins d'enfants dans les écoles. On peut en effet aller contre l'objectif de remplir très vite l'école, à Roubaix par exemple, ils ont préféré limiter le nombre d'enfants au collège pour être sûrs de garantir la parité, que cela ne soit pas un

état de fait que les garçons aient le droit d'accéder à l'éducation et que les filles ne l'aient pas.

Quant à la laïcité, sujet que l'on connaît bien, qui a certainement été étudié sous toutes ses dimensions à l'AES, nous avons utilisé le terme d'*aconfessionnalité* pour nos écoles. Nous avons tenu à le revendiquer, pour ne pas rentrer dans cette dimension du laïcisme qu'est aujourd'hui la laïcité en France. L'*aconfessionnalité*, c'est le respect de la religion de chacune des personnes, c'est la saine laïcité telle qu'elle devrait toujours être pratiquée en France : distinction mais pas séparation... Cette manière de procéder n'est pas si naturelle que cela pour la confession musulmane, puisque vous savez que le temporel et le spirituel y sont totalement imbriqués et que la vie temporelle est totalement codifiée pour ceux qui veulent vivre de manière littérale le Livre. Finalement, ce qu'a découvert ou redécouvert le grand patron dont je vous ai parlé, c'est que l'on essaie, au contact du réel, de s'appuyer sur la loi naturelle. La mobilisation des élèves et de leurs familles, notre souci de les faire s'épanouir, le respect de ce réel, pour finalement peut-être inspirer en France une prise de conscience, c'est ce à quoi nous travaillons.

Quel est l'enseignement d'Espérance banlieues ? Que nous apprend cette démarche ? Elle nous apprend à nous laisser enseigner par ce réel qui nous ouvre, qui nous ré-ouvre les yeux, qui nous décontamine d'un certain nombre de choses qu'on ne s'autorise plus à penser. Autour d'Espérance banlieues on arrive à mobiliser des énergies, des pouvoirs publics même. Du fait de notre statut d'école hors contrat, ce n'est jamais simple de discuter avec les pouvoirs publics, mais aujourd'hui, les préfets de région commencent à considérer que la démarche d'Espérance banlieues pourrait être une partie de la solution pour régler les difficultés qui, constatent-ils, vont de mal en pis dans les quartiers. Ils sont en train de tenter de voir de quelle manière les modalités de déploiement d'Espérance banlieues, d'écoles de petits effectifs, pourraient exister dans les institutions françaises. C'est a priori impossible, puisque l'Éducation nationale ne traite la problématique que de manière industrielle (approche systémique), les petits établissements n'étant pas encouragés. Or pour nous cette petite taille est une condition nécessaire, parce que du CP à la 3<sup>e</sup>, 12 à 17 élèves par classe, avec une classe par niveau, cela fait 130-150 élèves maximum ; mais dans le logiciel de l'Éducation nationale aujourd'hui, ce n'est pas possible. Ce n'est pas pris en compte, je vous renvoie au rapport Borloo qui avait évoqué un

certain nombre de points mais qui n'avait jamais traité cette dimension, c'est-à-dire comment rendre plus organiques ces démarches d'éducation. On parlait de "cités éducatives", on parlait de "coordinateurs", mais il n'était jamais question de la manière de recréer cette école de la confiance, pourtant appelée par les vœux du ministre.

Cette école "du socle", terme qui a été utilisé par le ministre Jean-Michel Blanquer, comment la rendre de nouveau possible ? Une des pistes que nous proposons, c'est ce modèle très intégré, petit, avec un corps enseignant et éducatif très mobilisé, donc constitué uniquement de volontaires. Ce ne sont pas forcément les diplômés qui vont rendre possible cette mobilisation, il y a d'autres éléments à prendre en compte. Les trois critères que nous mettons en avant lors de nos discussions avec les pouvoirs publics, sont les suivants : 1/ c'est d'avoir des volontaires, d'avoir la faculté de pouvoir recruter nous-mêmes des personnes qui adhèrent au modèle Espérance banlieues, 2/ d'avoir la faculté d'adapter les progressions pédagogiques. Je vous rappelle qu'en CE1, l'Éducation nationale demande que l'on commence à enseigner une langue étrangère, souvent par facilité c'est l'anglais. Les élèves des écoles Espérance banlieues ont déjà souvent une langue étrangère, qu'ils pratiquent plutôt bien, mais ils ne maîtrisent pas encore la langue française, parce que souvent ils ne l'entendent pas chez eux. Si l'on ne passe pas par l'étape du français, il y a de nombreux apprentissages qui seront rendus difficiles. Donc, on préfère que l'anglais soit enseigné en fin de primaire. De fait, cette entorse aux règles n'est pas reçue par l'Éducation nationale. Nous avons même eu des inspections - car nous sommes souvent inspectés - où les inspecteurs arrivaient brutalement avec leur manuel d'inspection, et voulaient nous envoyer devant le Tribunal administratif parce que l'anglais n'était pas enseigné en CE1. Ceci pour montrer que cette démarche où l'on respecte le réel et où l'on prend les gens tels qu'ils sont et non pas comme ils devraient être, n'est pas une démarche facile. 3/ Et la dernière dimension à laquelle nous tenons et que nous proposons aujourd'hui aux pouvoirs publics, c'est le fait de pouvoir disposer d'un certain nombre de méthodes pédagogiques adaptées, pour que les enfants progressent plus facilement. Tout le monde sait qu'il n'y a pas qu'une seule forme d'intelligence, et donc qu'il n'y a pas qu'une seule forme d'apprentissage. Il faut donc pouvoir mobiliser toutes les manières d'apprendre, afin de solliciter toutes les formes d'intelligence des

enfants. Les effectifs importants empêchent le déploiement des méthodes personnalisées au sein de l'Éducation nationale.

Avec ces particularités, on arrive à faire prendre en compte une forme de réel qui aujourd'hui pourrait être ignorée. Est-ce que la chape de plomb que nous subissons, est-ce que la situation dans laquelle nous sommes, où il n'y a plus aucun référentiel admis, vient de la société dans laquelle le pouvoir des médias est très présent, dans laquelle l'inculture et l'absence de réflexion se propagent ? Je vous renvoie aux absences de discussion qu'il y a eu sur le voile, il y a deux ou trois mois, où il était terrifiant de constater qu'il n'y avait plus de possibilité d'échanges, dans cette société où le politiquement correct s'impose à tout le monde. Est-ce que grâce à Espérance banlieues l'on ne trouve pas un point de retour, un point sur

lequel on peut se ré-appuyer pour inverser cette logique dangereuse dans laquelle nous sommes ? Bien évidemment, d'autres initiatives existent, il n'y a pas qu'Espérance banlieues qui aille dans ce sens, d'ailleurs ces initiatives constituent des lieux avec lesquels nous échangeons nos expériences, tout cela manifeste une vitalité qui est à découvrir, des braises sur lesquelles il faut souffler pour ne pas désespérer.

En sortant du Palais royal, tous les participants témoignaient d'une joie de cette culture partagée, transmise, que tous s'approprièrent, quelle que soit leur provenance initiale. La question posée à tout le monde, en conséquence, est la suivante : est-ce que tout cela ne serait pas finalement une manière de favoriser l'enracinement et de retrouver le bien commun qui semble perdu dans notre société ?



## Échange de vues

**Marie-Joëlle Guillaume :** Dans la progression de nos travaux sur le thème *Enracinement et bien commun*, nous avons tenu à ce que ce soit un homme de terrain qui évoque la question de la transmission culturelle. Nous ne sommes pas déçus ! Car, effectivement, ce que vous nous avez dit a un caractère très existentiel. Je retiens que le mot « réel » est revenu très souvent dans votre propos. J'aimerais aussi retenir deux ou trois points, dans ce que nous avons entendu, avant de passer au débat proprement dit. D'abord, vous avez insisté sur le lien avec les parents et sur le lien avec les têtes de réseaux : il me semble important de se rendre compte que la transmission est une chose qui s'explique ; on ne transmet véritablement bien que si l'on prétend transmettre, si l'on avoue le fait de transmettre et si l'on agrège autour de soi des personnes qui, exerçant une responsabilité éducative sous une forme ou une autre, sont d'accord avec l'idée et l'exigence d'une transmission.

D'autre part, vous avez mis en évidence le fait que l'expérience d'Espérances Banlieues s'appuie sur une tension commune chez les éducateurs, fondée sur une même vision de l'homme, puis chez les parents qui mettent leurs enfants là en sentant qu'il y a quelque chose d'intéressant. Or cette tension est une tension vers le beau. J'aimerais que dans nos échanges nous insistions sur cette question-là. L'ex-professeur que je suis a expérimenté - et cela est resté profondément ancré en moi - qu'on ne forme bien que par l'admiration, des beaux textes, des grands auteurs. Et ce que je trouve remarquable dans l'expérience d'Espérance Banlieues - mais cela doit se vérifier à l'échelle de toutes nos capacités éducatives, cela devrait l'être, en tout cas, dans un pays comme le nôtre -, c'est le fait de faire tendre les enfants vers le beau, grâce à un lieu comme Versailles, par exemple. Parler, comme vous l'avez fait, d'apprendre la symétrie ou la perspective par l'intermédiaire des jardins de Versailles, de l'architecture de Versailles, cela ouvre des perspectives qui ne sont pas idéologiques, il s'agit d'une formation par le beau. Donc, voilà des éléments qui sont très forts : tension commune, tension vers le beau, admiration, recherche de l'excellence... Vous avez fait allusion à l'histoire, vous avez un peu moins parlé de la langue, mais je sais que vous y attachez de l'importance, j'aimerais aussi qu'on en dise un mot : je crois que la littérature est une force de la France, et que finalement on peut, à

travers elle, rendre des jeunes sensibles à la substance intime de notre pays...

**Éric Mestrallet :** Je peux vous assurer que c'était admirable de voir ces élèves, en 45 minutes, jouer, échanger, vivre, sur ce texte établi à partir de quatre fables de La Fontaine. Je pense qu'ils seront différents toute leur vie. Nous organisons un autre spectacle, à partir du *Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry cette année. Et nous avons un autre projet de spectacle à l'Opéra de Paris. Une petite dizaine d'écoles joueraient pour composer un tableau autour de l'Histoire de France, chaque école portant un nom, Antoine de Saint-Exupéry, Alexandre Dumas..., chacun éclairant une dimension de l'héritage français et européen, cette vision de l'homme que j'essayais de préciser tout à l'heure ; cela va être une possibilité de conjuguer le tout au cœur d'un projet pédagogique. Il ne s'agit pas seulement de faire un spectacle pour satisfaire les donateurs - c'est ce que Monsieur Thello, qui est un grand acteur de l'éducation, conseiller de plusieurs ministres, et Stanislas Dehaene, le président du comité scientifique de l'Éducation nationale, qui étaient présents à ce spectacle, nous ont dit, - et c'est notre meilleure mesure d'impact. Quand on voit ce qui est réalisé, on voit que c'est possible, on voit que les enfants sont capables de vibrer comme leurs parents à cette culture, donc là il y a un arrimage, si bien qu'ensuite un travail en commun est possible.

**Marie-Joëlle Guillaume :** Maintenant, à commencer par les membres de l'Académie, et puis ensuite nos invités, il serait bon que les personnes qui ont une expérience de transmission, soit dans l'enseignement, soit d'une autre manière, nous donnent leurs réactions et leur témoignage, dans le prolongement des propos de notre ami Éric Mestrallet.

**Jean-François Lambert :** Une remarque sur laquelle j'aimerais votre réaction - ce n'est pas une critique, au contraire. Il se trouve que, dans les années 1960, parmi les enseignants en psychopédagogie, j'ai eu à faire un exposé sur la méthode globale. Le problème, ce n'est pas la méthode globale en tant que telle ; la méthode globale marchait plutôt pas mal au début parce qu'elle était enseignée par des volontaires, qui étaient généralement des enseignants assez jeunes, syndiqués, généralement à gauche, donc, mais qu'on soit d'accord ou pas, ils avaient un vrai projet, ils se sont « défoncés », et cela a bien

marché, au début ! Mais à partir du moment où l'Éducation nationale a dit : cela marche, donc tout le monde va faire de la méthode globale, y compris ceux qui n'en voulaient pas, y compris ceux qui n'avaient pas compris ou qui la faisaient n'importe comment, c'est devenu une catastrophe. Heureusement nous sommes aujourd'hui sortis de cela, en partie grâce à M. Blanquer... Il y a une forme de paradoxe : en choisissant le petit nombre, vous ne touchez pas tous ceux qu'il faudrait toucher en France, mais cela fonctionne, semble-t-il, alors que dès que c'est obligatoire... Imaginez le jour où peut-être le Ministère dirait : toutes les écoles vont aller au château de Versailles, tout le monde va faire du jardinage, etc., vous croyez vraiment que cela marcherait si tous étaient obligés ?

**Éric Mestrallet :** C'est pour cela que j'essaie d'illustrer ce que nous faisons par un certain nombre de caractéristiques, et que je me suis permis de rappeler ce qu'était le modèle d'Espérance banlieues. On a vu que Monsieur Blanquer, pour le CP et le CE1 dans les Zones d'Éducation Prioritaire, avait coupé les classes en deux. Les résultats peinent à être déterminants pour un déploiement généralisé. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas que cela à prendre en compte pour que ces dispositions puissent fonctionner correctement. Il y a d'autres éléments. Ce que nous proposons et faisons est d'établir un modèle, qui permet par exemple de venir faire un grand jeu au château de Versailles, car la dimension éducative est prise en compte. Si vous me dites que, demain ou après-demain, l'Éducation nationale est capable de faire de tous ses établissements des sous-ensembles de 150 élèves, là peut-être des choses seront-elles faisables. Il y a une espèce de modularité, de capillarité, qui permet de travailler. L'appliquer massivement dans la structure actuelle, cela ne marchera pas. L'idée, c'est que notre corps enseignant de 10 à 12 adultes est dédié aux élèves. Que veut dire dédié ? Cela veut dire faire en sorte que l'enfant ne soit pas en contact avec ses professeurs seulement en cours, mais qu'il puisse être reconnu aussi lorsqu'il réalise quelque chose de positif, même dans la cour de récréation, et qu'il soit salué et encouragé pour cela. Comme dans les méthodes anglo-saxonnes, il s'agit de souligner ce qui est bien réalisé par l'enfant, lui donner confiance en lui afin qu'il puisse se déployer pour le reste. Mais commençons par identifier ce qui marche bien, ce qui est bien chez lui, même si ce n'est pas scolairement parlant. Donc quand nous parlions de prendre l'enfant dans toutes ses dimensions, cela y participe, et des gros systèmes

comme l'Éducation nationale, même avec toute la bonne volonté possible, n'y arriveront jamais.

**Marie-Joëlle Guillaume :** À ce stade, j'aimerais solliciter l'avis du Général Ract Madoux, comme ancien chef d'état-major de l'armée de terre. Car, en matière de transmission et quelquefois d'ailleurs dans des conditions difficiles, quand il y avait encore la conscription, l'armée a fait l'expérience de ce que c'est que d'essayer de transmettre. Il ne s'agissait plus d'enfants mais de jeunes hommes, qu'il fallait considérer aussi dans toutes les dimensions de leur personne quand ils arrivaient - et du temps de la conscription ils arrivaient absolument de tous les horizons, quelquefois avec un niveau de formation assez bas. Alors, si vous le voulez bien, j'aimerais que vous nous fassiez part de vos réactions face à la manière dont se pose aujourd'hui le problème de la transmission, à travers l'expérience, disons-le tout simplement, de l'Armée.

**Bertrand Ract Madoux :** J'ai beaucoup d'admiration pour le travail d'Éric Mestrallet, et je suis comme lui dubitatif sur la possibilité de l'étendre facilement et d'en faire une recette un peu universelle. Et j'aimerais lui demander : croyez-vous que ce travail, dont, j'imagine, vous mesurez au quotidien les résultats, aura des résultats à plus long terme ? Car malheureusement vient un moment où ceux dont vous avez pris soin retournent dans le monde réel... Je voudrais savoir si premièrement vous avez d'autres sujets d'inquiétude sur des blocages éventuels pour une expansion, parce qu'il faut trouver des volontaires, il faut trouver des entreprises, il faut trouver des sites, et il faut que l'Éducation nationale coopère un peu, sinon on ne peut pas dépasser un certain stade. Et puis, deuxièmement, quels seraient les retours à plus long terme ?

Je ne suis pas là pour témoigner de ce que fait notre armée, mais il est vrai que c'est la même population que nous avons la chance de toucher avec le volontariat des Français de toutes origines, garçons et filles. Comme vous, et Dieu merci, nous avons des résultats, parce que nous avons aussi des méthodes qui sont parfaitement adaptées, héritées de tout ce que nos Anciens ont fait de bien. En effet, nous gardons ce qui est bien, et nous rejetons tout ce qui est inutile ou dogmatique.

**Marie-Joëlle Guillaume :** Pourriez-vous expliciter ce qui marche ? Car nous devons vraiment, ce soir, tenter une réflexion globale sur la transmission de la culture, à partir de l'expérience pionnière très intéressante évoquée par Éric Mestrallet, mais en élargissant notre

propos. Je souhaiterais d'ailleurs donner ensuite la parole à des responsables dans différents domaines.

**Bertrand Ract Madoux :** Je prendrai juste un exemple. Vous savez que l'armée française utilise comme un moyen de cohésion et de solidité de ses équipes la connaissance de ce qu'ont fait ses Anciens. Donc on est très attaché à l'histoire militaire, et donc à l'histoire de France. J'en prends un exemple : ce matin j'étais à Valence ; le régiment de Spahis de Valence a inauguré une installation militaire en lui donnant le nom du chef militaire du maquis du Vercors, 75 ans après. Bien entendu, les jeunes qui étaient là ont appris à cette occasion ce qu'avait été le maquis du Vercors, les combats. Et comme cet officier était un spahi, ils ont pu un peu partager la gloire de ce héros, qui est venue enrichir leur patrimoine commun. C'est une des multiples recettes pour cultiver la cohésion et l'enracinement.

**Éric Mestrallet :** Cette incarnation des grands témoins de l'histoire de France est un levier extrêmement fort pour que les enfants découvrent ceux qui les ont précédés, dont ils sont les héritiers, héritiers de la liberté dont ils peuvent bénéficier aujourd'hui. C'est vrai pour la Deuxième guerre mondiale. Sur le fait que nous ne vivions pas sous un régime nazi grâce à nos grands-pères, ils sont capables de le comprendre, d'autant plus qu'il y a un certain nombre de personnes issues des anciennes colonies qui ont participé à cette guerre, donc ils arrivent à s'identifier à cela assez facilement. Je vous avais raconté une anecdote la dernière fois. En allant sur les plages du Débarquement pour permettre aux enfants de comprendre le cours d'histoire, en vue du brevet, le professeur d'histoire se trouvait à la pointe d'Oc. A ce moment-là, un régiment de sapeurs-pompiers tenait une prise d'armes et, comme ils le font très régulièrement, honoraient ceux qui sont décédés au feu. Or à la pointe d'Oc, devant ce régiment, devant ces soldats un tout petit peu plus âgés que les enfants, Mohammed a tiré la manche de son professeur principal, professeur d'histoire, et a dit : "je commence à comprendre ce que vous m'avez enseigné toute cette année. Je le touche du doigt. Cette France-là, généreuse, on peut l'aimer".

Lorsque nous avons échangé la dernière fois, nous avons évoqué le fait qu'il faut être fier, sans fierté mal placée, mais qu'il faut avoir l'envie de transmettre, vous l'avez signifié ; si l'on a cette envie de transmettre, ce souci de tendre la main, de rendre l'autre cohéritier, et de ne pas rester seulement face à face avec nos différences ; si

l'on arrive à franchir cette distance, ce qui est peut-être plus facile pour l'uniforme, parce que tout le monde est pareil, il se produit des choses magiques ! Pas au sens où je l'évoquais tout à l'heure ; mais des choses réalisables, tout à coup se réalisent.

Pour répondre à la question des résultats, du déploiement, les premières générations d'enfants ont passé le bac, mais l'on n'a pas encore un outil de pilotage suffisamment puissant pour garder la trace de tout le monde. Mais, en général les enfants reviennent facilement à l'école, c'est un lieu qu'ils ont aimé, il y a souvent des relations qui se créent avec les professeurs. Je vous renvoie à la série d'interviews d'anciens élèves qui circule sur les réseaux sociaux. Il y a aussi le fait que quelquefois les grands frères, qui n'ont pas profité de l'école, protègent l'école, sur le thème : « mes petits frères ont eu quelque chose que je n'ai pas eu, donc je la protège, » même si c'est un peu contradictoire, parce qu'autour de l'école, ils *dealent* ...

Comment cela peut-il porter des fruits ? En fait, si l'on n'a les enfants que pendant le temps scolaire, même si cela représente un certain temps, ce n'est pas suffisant ; mais il y a des activités périscolaires qui peuvent être organisées, il y a une école de la parentalité qui se met en place, à la demande des parents, parce que c'est un endroit où il y a de la confiance, parce que tout le monde est focalisé sur les moyens de permettre à l'enfant de se déployer. Sur ce point de base, tous les parents sont d'accord, et donc ils se demandent comment être aidés dans leur rôle de parents dans cette perspective. Et comme ils sont en France, - qu'ils l'aient voulu, souhaité ou subi, ils sont en France, ils sont assez réalistes pour savoir que de toute façon leurs enfants feront leur vie ici -, il y a des choix qu'ils font assez naturellement.

Sans nier certaines difficultés : la relation avec l'islam est compliquée, le communautarisme est compliqué, la mainmise peut être une réalité vécue. Reste une question majeure : comment garantir cette fameuse liberté, la liberté de conscience, et donc permettre une distance avec un certain nombre de codes portés par ce Livre qui codifie tout ? Cela, c'est un enjeu de tous les jours, il y faut à la fois de la fermeté et de la bienveillance, mais il faut savoir dire les choses de manière décomplexée. Ces grandes entreprises, qu'on pourrait souvent classer parmi les "très politiquement correctes", savent qu'elles ont des employés qui ont des enfants mal à l'aise, et à qui la parentalité parle. Finalement, c'est peut-être par

cette école Espérance banlieues, qui rassemble tout le monde, que le message passera.

**Ghislain Lafont :** On parle beaucoup des territoires et de la désertification des campagnes. On voit de plus en plus de villages où Monsieur le Curé a disparu. Il n'y a plus de supérette, plus de bistrot. Il y a même des gens qui se préoccupent d'en remettre pour recréer du lien.

J'ai entendu parler de l'expérience Espérance Ruralités. Je trouverais intéressant d'en savoir un peu plus sur ce que cela représente réellement aujourd'hui.

Espérance Ruralités par rapport au concept d'Espérance Banlieues, apparaît comme une initiative très intéressante à développer pour notre pays. Si j'étais le maire d'une petite ville, je me préoccuperais de remettre une école, donc vous apportez une solution.

Qu'en est-il exactement ?

**Éric Mestrallet :** Espérance Ruralités a été créée par un ancien d'Espérance banlieues, donc il y a forcément une proximité. Les profs d'Espérance banlieues, ou les directeurs, vont d'une structure à l'autre, donc d'un point de vue opérationnel, il y a une très grande perméabilité, donc une fécondité commune. Mais il faut voir que la ruralité est confrontée à des enjeux qui sont différents de ceux des banlieues. Je vais essayer d'en donner quelques caractéristiques, car la raison pour laquelle le déploiement d'Espérance Ruralités est plus complexe, ce n'est pas parce qu'il y a moins de besoins, c'est parce que les conditions dans lesquelles cela s'exerce sont plus difficiles. Ils ont fait le choix, par exemple, de commencer au niveau du collège, parce que s'ils avaient créé des écoles primaires, ils se seraient mis à dos tous les maires du territoire dans lequel ils sont, puisque l'école communale est à la main du maire. Donc forcément, quand on récupère des enfants au-delà du primaire, il y a un certain nombre de fondamentaux qui ne sont pas acquis. Il faut reconstruire ; d'où un collège qui n'est pas facile. La deuxième chose, c'est qu'on peut être amené à idéaliser la situation dans les campagnes. Je pense que la situation dans les campagnes est beaucoup plus grave, il ne faut pas avoir de romantisme particulier, même si les gens semblent posséder les mêmes codes. Souvent, à la campagne, il y a deux ou trois générations qui n'ont pas eu accès à la culture. Il y a deux ou trois générations d'adultes qui n'ont pas travaillé ... Dans les banlieues, les enfants ont accès à une transcendance, même si ce n'est pas la même pour tout le monde ; dévoyée pour certains, la transcendance existe quand même, et la famille

joue son rôle. C'est moins le cas aujourd'hui dans les campagnes : c'est là où l'on constate le plus de violences intrafamiliales. Il y a moins de densité de population, donc plus de problématiques de transport aussi. Pour résoudre ces difficultés, il faut les comprendre ; or il y a un modèle économique qui n'est déjà pas simple pour Espérance banlieues, mais il est encore plus compliqué pour Espérance Ruralités, ce sont les paramètres d'une équation qui sont aujourd'hui posés sur la table, et auxquels il faudrait pouvoir répondre, mais ce n'est pas simple.

**Ghislain Lafont :** Est-ce que les pouvoirs publics se préoccupent d'aider au financement de vos initiatives ?

**Éric Mestrallet :** Vis-à-vis des écoles Espérance banlieues ou Espérance Ruralités, par le Code de l'Éducation Nationale aujourd'hui, tant qu'on n'a pas franchi le pas que j'évoquais tout à l'heure vis-à-vis des pouvoirs publics, ce n'est pas possible. Ce que l'on essaye de faire, c'est d'obtenir une forme de reconnaissance tout en restant ce que nous sommes, afin de permettre à une municipalité de faire ce qu'elle n'a pas le droit aujourd'hui de faire, comme par exemple de mettre à disposition gratuitement un local pour une école hors contrat. Aujourd'hui, vous avez ce fonctionnement dit « régalien » de l'Éducation nationale, alors que l'école n'est pas une modalité régaliennne ! Que l'Éducation nationale doive contrôler, bien sûr, c'est une évidence, mais qui doit être l'opérateur, en matière d'école ? Aujourd'hui en France, contrairement à tout ce qui se passe dans le monde, on ne peut pas réfléchir comme vous l'évoquiez, parce que l'initiative individuelle, personnelle, privée, au bon sens du terme, pas au sens de la marchandisation de l'éducation, n'est pas possible. C'est donc l'enjeu de notre société.

**Marie-Joëlle Guillaume :** Sur les aspects qui touchent à la ruralité, ayant pour ma part opté pour la vie rurale depuis un certain nombre d'années, je suis totalement d'accord avec vous : c'est d'une grande complexité, les campagnes sont très malades et elles ont vraiment besoin de cette tension vers le haut, vers le beau, j'y crois beaucoup.

**Antoine Renard :** Je voudrais donner un témoignage sur un autre phénomène de transmission. Mais je voudrais dire d'abord que je ne suis pas surpris de trouver dans les intuitions que vous mettez en œuvre un certain nombre de similitudes avec celles qui ont présidé au lancement du mouvement du scoutisme.

**Éric Mestrallet :** Elles sont assumées, on les revendique même.

**Antoine Renard :** Je m'en doute, j'en suis content et je voulais le souligner. Le grand mouvement des Scouts de France, qui n'a jamais été aussi enthousiasmant que pendant la guerre, parce qu'il était interdit, donc clandestin, ce qui est un attrait pour tous les jeunes, s'est lamentablement vautré dans les banlieues. Il y a un certain nombre de raisons à cela, on les connaît, mais il y en a une que je voudrais souligner, parce qu'elle fait écho à l'une de vos intuitions : c'est la mise hors jeu des familles. Je crois que les Scouts de France ont cherché à sortir les enfants des familles, et même éventuellement à les éduquer contre les familles. Il y a là une erreur absolument fondamentale. Et *a contrario*, l'expérience d'un mouvement que nous avons voulu plus authentique, et qui a été lancé à peu près dans ces années-là, nous a confortés dans l'idée que les familles devaient être les premières servies. Par tout mouvement, toute intuition, toute idée qui concerne leurs propres enfants. Il est dommage que les Scouts de France se soient tellement vautrés dans les banlieues, précisément au moment où ces banlieues se constituaient. Alors que si l'on relit convenablement Baden Powell, on comprend que c'est précisément à cause des banlieues anglaises qu'il a eu l'idée de ce mouvement. Donc, je rends hommage à votre idée d'accrocher les familles à cette affaire, en rendant témoignage que dans le mouvement que j'ai conduit pendant quelques années, j'ai constaté de fait - c'était un mouvement de scoutisme catholique, - que les enfants participant à une activité scout ramenaient leurs parents à l'Église. Et dans le domaine strictement familial, le fait que des parents se préoccupent de l'éducation de leurs enfants, les entraînent vers une activité saine, heureuse, épanouissante, leur faisait se poser à eux-mêmes des questions sur l'éducation, et recréait le lien familial, dont on voit bien qu'il est en train de se dissoudre...

**Éric Mestrallet :** On dit souvent que les familles sont les premières éducatrices de leurs enfants, ce qui est une réalité, un principe, qui s'impose à nous, mais à ce titre-là, on a souvent dit que l'école ne devait pas s'occuper d'éducation dans certains milieux, or j'attire l'attention sur le fait que je vois des familles, des parents, qui sont grandement perdus, qui ont besoin d'être aidés, qu'ils en soient conscients ou pas. Donc il faut bien le faire avec eux, et il faut peut être éviter de dire que l'éducation doit être complètement sanctuarisée dans la famille, parce que si c'est cela, on nie une réalité, à savoir que la

famille aujourd'hui va mal pour un certain nombre de raisons. Chacun, chaque corps intermédiaire, et l'école en est un, doit pouvoir contribuer à cette éducation. Le principe de certains milieux qui disaient que l'école ne devait absolument pas toucher à l'éducation, doit être revu, il a parfois été mis un peu trop en avant.

**Nicolas Aumonier :** Pour enraciner la transmission, vous proposez le beau, l'histoire, la géographie et la langue. Parmi les modèles de beauté, proposez-vous aussi des modèles de beauté spirituelle et de sainteté ?

**Éric Mestrallet :** Qu'est-ce que le beau ? Il y a une dimension esthétique qui a été un peu évoquée tout à l'heure, je suis un fils de Jean Ousset, donc j'ai lu *À la découverte du beau*, et pour moi la beauté, c'est l'adéquation à sa vocation, à sa finalité, avec une notion de plénitude, qui n'est pas seulement esthétique. « C'est un beau salaud », cela veut dire : c'est un salaud complet. Donc la recherche de la beauté, pour moi, consiste à se demander comment éveiller les vocations, les vocations de l'homme qui se manifestent de manières diverses. La recherche du beau, cela signifie aussi : comment contribuons-nous à éveiller chaque enfant à sa vocation propre ? Deuxième point, comme la dimension spirituelle n'est pas niée pour les personnes reçues au sein des écoles Espérance banlieues, elle peut être présente dans cette notion de vocation. Il est donné aux élèves, quotidiennement, de côtoyer des gens qui ont illustré, incarné, magnifié certaines valeurs et certaines vertus. Tout cela est utilisé. Notre ambition est d'en faire des hommes de bonne volonté, à travers la possibilité de rencontrer et découvrir Geneviève de Galard, Antoine de Saint Exupéry, Frédéric Ozanam, Charles Péguy, Eric Tabarly, Alexandre Dumas, Blanche de Castille, ...

**Rémi Sentis :** Selon votre propos, il semble que les pouvoirs publics soient pris d'une certaine schizophrénie vis-à-vis des écoles hors contrat. D'une part l'Éducation nationale adhère au discours hostile soutenu par le monde politico-médiatique - de façon récurrente, des hommes politiques de droite et de gauche proposent des mesures à l'encontre de ces écoles, - d'autre part, vous dites que certains préfets montrent beaucoup d'intérêt pour ce que vous faites. Comment expliquer cette schizophrénie ?

**Éric Mestrallet :** D'abord aujourd'hui, à gauche et un peu à droite, l'école de la République est considérée comme constituante de cette République. Donc ne pas y mettre ses enfants, ou

créer des écoles qui ne sont pas l'école publique, c'est être contre la République. C'est une première chose, c'est lourd à porter, parce qu'avec une initiative comme la nôtre, on est forcément antirépublicain, pour un certain nombre de personnes. Et l'école privée, de son côté, n'est pas aussi autonome qu'elle devrait l'être. Pour l'ancien conseiller de Nicolas Sarkozy, Henri Guaino, il était impossible de considérer qu'une école « hors contrat » puisse avoir son rôle à jouer au sein de la société. Deuxième remarque, les préfets sont face à une réalité douloureuse. Je pense à Michel Cadot, préfet de la région Île-de-France, qui a manifesté à plusieurs reprises son soutien à notre initiative. Il reconnaît qu'il ne faut pas se cacher que les choses ne vont pas bien aujourd'hui, qu'il n'y a pas de solution, et que la société se délite ! Quand il a vu ce qui se fait chez nous, - il est venu longuement l'étudier, - il a reconnu que cela apporte un mieux, que quelque chose se passe. Les préfets savent être pragmatiques. Dans le « nouveau monde » où l'on est rentré depuis l'élection de Monsieur Macron, il y a certaines personnes qui ont plus de liberté, pour le meilleur et pour le pire. Monsieur Blanquer était venu voir nos écoles avant d'être ministre, il avait manifesté soutien et intérêt. C'est à nous d'être astucieux, nous réfléchissons à des nouvelles solutions, nous pourrions être un opérateur territorial d'inclusion, cela coche toutes les cases. Donc oui, il y a une schizophrénie, mais plus cela ira, plus il y en aura, c'est à nous d'être présents, parce que c'est notre rôle, c'est notre devoir.

**Jean-Luc Bour :** Il y a quelques fondamentaux qu'on retrouve dans beaucoup d'autres succès d'associations orientées vers l'éducation. Le premier, il a été rappelé, c'est la participation des parents. Dans un mouvement comme ATD Quart monde, qui vise à emmener l'été les enfants en vacances, je me souviens qu'on y allait avec les parents. Donc c'étaient des camps d'été de toute une communauté, quarante personnes, pour les enfants, mais on emmenait également les parents. C'est le premier point, et je pense qu'il y a d'autres exemples où l'on voit bien que les parents s'y retrouvent.

La deuxième chose que j'aimerais souligner, c'est que le public en difficulté a du mal avec l'académique, avec le théorique, et qu'il faut revenir au concret. Là j'ai un autre exemple, c'est l'association « L'enfant à l'Hôpital ». Le public en difficulté, c'est ici un public malade, qui a du mal à se concentrer dans le temps, qui a pris du retard scolaire à cause des interruptions, et en fait, quand on va lui parler de choses concrètes, de

voyages, quand quelqu'un va parler de son métier, amener des objets, immédiatement ce public-là sera captivé, et l'on arrive à faire progresser les enfants. A propos des voyages, les enfants échangent avec des voyageurs pendant six mois, toutes les semaines il y a un échange internet, le voyageur explique ce qu'il a fait, les kilomètres, les visites, les rencontres. Ils répondent aux questions des enfants malades avec des ateliers animés par des jeunes bénévoles. Le concret est un élément-clé.

Le troisième point fondamental, qui n'a pas encore été mentionné, c'est la perception qu'il y a dans l'échange un don gratuit. Dans cette même association, les enfants reconnaissent qu'il y a des personnes qui s'occupent d'eux de manière totalement gratuite, sans en tirer rien d'autre que la satisfaction intellectuelle de faire quelque chose qui est efficace. Les enfants reconnaissent cette démarche, ainsi que les encadrants à l'hôpital. Bien sûr, l'exemple militaire de celui qui a donné sa vie dans un régiment, est à un autre niveau, celui du don extrême, mais c'est un peu le même principe et cela est reconnu. Je pense que si beaucoup de personnes ont encore la nostalgie des "hussards de la République" qu'étaient les enseignants, c'est parce qu'ils donnaient sans compter pour le développement des enfants.

**Éric Mestrallet :** Le don est présent dans notre modèle, parce ceux qui viennent de la société civile ne tirent rien de ce qu'ils font, et ils le font généreusement. Il y a un certain nombre de bénévoles qui viennent au sein de la structure de l'école pour aider en complément, les entreprises donnent de l'argent, mais il y a aussi des gens, des salariés qui viennent donner du temps, encadrer des repas, donner des cours du soir, etc. Tout cela est éminemment présent, et le fait même que des services soient organisés au sein de l'école dans des équipes inter-âges, - autre modèle de patrouilles ou de sizaines, pour reprendre le modèle du scoutisme, - fait que même les enfants réalisent des choses pour les autres, gracieusement. Or aujourd'hui au sein de l'Éducation nationale, balayer la cour, ce sont des techniciens de surface qui doivent le faire, c'est considéré comme dégradant pour l'enfant. Les parents aussi, chez nous, sont mobilisés autour de l'école, il y a aussi du don, c'est une petite communauté organique, humaine, et c'est vraiment cela qui est important. Quant au bien qui en est tiré ensuite, de tous ceux qui, autour d'Espérance banlieues, de chaque école, contribuent à cette communauté, je n'en ai pas vu sortir un qui ne soit totalement transformé par ce qu'il a vécu.

**Bernard Lacan :** Ce que vous nous avez dit sur le don, sur la disponibilité, sur l'engagement des familles, ou en tout cas des animateurs, pour accompagner les enfants et les faire croître me fait penser à un film qui est aussi un cri d'espérance : le film *Hors norme*. Dans un domaine tout à fait différent, ce film exprime ce même message, à savoir que le bon sens, l'expression de la charité la plus grande, peut créer des mouvements, peut sauver, peut enseigner, peut réintégrer des êtres perdus par l'intransigeance administrative, et les récupérer pour les épanouir et leur permettre de se réinsérer dans la société. Je crois que ce type d'expression milite de manière indirecte pour la réalisation de projets comme le vôtre, et pour une certaine prise de conscience que la société, en considérant toujours les problèmes de manière globale et généralement idéologique, bute sur la reconquête de tous ces êtres apparemment perdus.

**Éric Mestrallet :** Les « êtres perdus », entre guillemets, j'en vois de plusieurs sortes. Il y a les enfants, qui ont des besoins et qui le manifestent, il y a les parents, qui se sentent quelquefois perdus, mais j'évoquerais aussi ceux qui sont révélés ou réveillés par le don qu'ils font : ils gagnent en humanité. C'est assez exceptionnel de voir que c'est la vraie entropie. L'ensemble de la petite communauté organique qu'est l'école gagne en entropie, donc c'est  $1+1=3$ , on constate vraiment cela tous les jours. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de difficultés, je n'ai pas essayé de faire rêver, j'ai évoqué devant vous un certain nombre de difficultés bien réelles qu'il faut traiter, qu'il faut instruire, et au-delà desquelles il faut avancer.

**Marie-Joëlle Guillaume :** Un mot pour dire qu'à entendre les uns et les autres, on s'aperçoit bien qu'il y a des invariants de la transmission. On les retrouve à travers cette situation difficile que vous avez prise à bras le corps. Il y a aussi des enthousiasmes qui ne sont pas morts, donc nous pouvons penser que l'enracinement n'a pas perdu

la partie et que la transmission culturelle peut retrouver de la vigueur en France.

**Ghislain Lafont :** Notre Académie a été heureuse et fière de recevoir le fondateur de cette belle œuvre Espérance Banlieues. J'ai noté deux tensions dans son discours, que je voudrais reprendre en soulignant quelques mots à la volée. D'une part : partenariat, contrat, lien, réel, parité, et d'autre part une démarche entrepreneuriale, un discours d'entreprise, de responsable, du réel. Mais s'il n'y avait que cela, il manquerait une partie de l'âme. Et au fond, c'est de l'âme dont parle la vocation d'Espérance Banlieues, que l'on oublie aujourd'hui dans une société apostasiée. Je pense que le témoignage que vous apportez est un témoignage qui portera du fruit, ce qui a déjà commencé. J'entends aussi : vocation, recherche du beau, homme de bonne volonté, transmission. Pour tout cela, merci.

Si l'Académie peut aider à faire rayonner et à faire mieux connaître vos intentions et réalisations, nous le ferons.

Dans ce contexte, je voudrais vous dire que dans une société qui aujourd'hui oublie l'Homme, où les médias contribuent à le travestir, une institution comme la nôtre, un cercle intellectuel chrétien, doit témoigner. Nous ne devons pas avoir peur de proclamer un certain nombre de convictions qui rétablissent la vérité, et je nous invite à le faire.

Monseigneur Aupetit a récemment envoyé une lettre ouverte sur les dangers dont nous sommes menacés dans l'essence même de notre société. Dangers du manque de transmission et du dés-enracinement.

Nous serons à vos côtés pour vous aider. Nous sortirons des sacristies.

*Séance du 16 janvier 2020*